L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

BUREAU : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 5 décembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	36	2
Midi.....	56	12
3 P. M.....	58	13
6 P. M.....	58	13

L'organisation militaire du Maroc.

Parlant de l'organisation militaire du Maroc, le *Temps* de Paris, dit que le ministre de la guerre a démenti les renseigements publiés par l'*Echo de Paris*. Récemment notre confrère a maintenu ses informations. Sans entrer dans ce débat qui ne nous regarde pas, nous nous bornerons à noter que, si jamais plan semblable avait été adopté, c'eût été la plus grave des erreurs, ajoute le *Temps*. L'a-t-on envisagé, puis abandonné ? Peut-être. En tout cas, il ne répond pas—et cela est fort heureux—aux idées qui prévalaient dans les milieux compétents.

Le programme d'organisation que résume l'*Echo de Paris* est d'une simplicité enfantine. Nous prenons le Maroc. Aussitôt nous le dotons d'un corps d'armée nouveau, avec un général à plume blanche, trois ou quatre brigades, un état-major, une direction de l'intendance, etc. Sans doute il y aura bien quelques éléments indigènes, mais leur rôle sera accessoire. On procèdera, quand aux grandes lignes, comme on procède à Tours ou à Lyon. Les garnisons fourniront des postes détachés. Des colonnes de faible effectif réduiront les dissidents. Quand la tranquillité sera complète, on licenciera les gouns indigènes. En un mot, on prendra le contre-pied de tout ce que suggère l'expérience acquise sur les confins algériens et dans le Chaouïa. Comme le signataire de l'article en question, M Hutin, est d'ordinaire des mieux informés, il faut penser qu'il s'est trouvé quelqu'un d'autorisé, pour lui exposer ce plan fantastique, que M. Messimy, heureusement, répudie. Il n'en est que plus nécessaire de préciser dès maintenant les vérités essentielles qu'un tel plan méconnait fâcheusement.

L'organisation militaire du Maroc ne peut pas être calquée sur l'organisation métropolitaine. Si l'on commettait la faute de copier la première sur la seconde, on serait par la force des choses entraîné à une conquête, rapide peut-être, onéreuse en tout cas, qui ne manquerait pas de rendre le Maroc impopulaire. Notez d'ailleurs qu'une telle entreprise ne serait pas sans risques. Elle coûterait des centaines de millions. Elle exigerait des effectifs considérables qu'il faudrait constamment augmenter. Elle nous immobiliserait pour longtemps. Car le Maroc est un pays difficile, accidenté. Les populations indigènes, parfaitement armées, ne tarderaient pas à voir en nous des adversaires et non des amis. On a donc le droit d'affirmer—et nous tenons à formuler dès maintenant cette affirmation—que cette vaste opération ne devrait être abordée, même si elle est indispensable, qu'avec la plus grande prudence. Hâtons-nous, cela dit, d'ajouter et de prouver qu'indispensable elle ne l'est point, et qu'elle ne le deviendra pas, si nous savons procéder pratiquement, méthodiquement, expérimentalement.

ERNEST D'HERVILLY.

Paris, 19 novembre :

Voici encore un disparu ! le brave Ernest d'Hervilly, poète ingénieux, plein d'imagination, moins connu qu'il ne le méritait, malgré une fécondité sans pareille. Il laisse un bagage imposant, mais depuis quelques années il s'était presque retiré de la vie active et, chose triste à dire, il fut bien oublié. Il était de ceux qui eurent peu de chance, dans la vie, parce que c'était un timide, un modeste, qui ne savait pas se faire valoir. Il comptait bien plus sur les autres que sur lui-même, et bâtir sur les autres c'est bâtir sur le sable. Aussi il vécut pauvre, le digne garçon, et, comme Aristide, il mourut pauvre.

C'était un Parisien de Paris. Il était né dans la grande ville, le 26 mai 1839, et avait fait ses études au lycée de Versailles. Comme il dessinait agréablement, il entra en 1858, en qualité de dessinateur, à la Compagnie des chemins de fer du Nord : "J'y dessinais avec un crayon, m'a-t-il dit un jour, mais c'est ma plume qui avait des démangeaisons...." et il collaborait en silence à divers journaux plus littéraires que politiques, entre autres "Le Diogène, Le Boulevard, Paris-Capricé ;" puis, ayant lâché l'administration, il signa ses articles à "L'Artiste," et surtout à "La Lune" et au "Nain Jaune," où un écho trop vif le conduisit en correctionnelle (1864), où Gambetta, alors jeune avocat, le défendit et le fit acquitter. En 1872, il entra au "Rappel," où il tint, plusieurs années, une rubrique, sous la signature "le Passant."

Puis il se mit à rimer avec ardeur, et successivement parurent des plaquettes humoristiques, rédigées en vers avec du sens, de l'entrain, du charme, de la grâce et une grande richesse de rimes : " Mes filles sont plus riches que moi !" disait il en riant. Et successivement parurent: " La Lanterne en vers de couleur" (1868), "Les Baisers " (1872), " Le Harem" (1874), " La Légende du grand saint Antoine de Padoue" (1883), et tant d'autres.

La poésie ne lui fit pas oublier la prose et, de 1874 à 1891, c'est une avalanche de romans, contes et nouvelles qui pleuvent comme une averse. Je cite au hasard de la mémoire: "Contes pour les grandes personnes" (1874), "Mesdames les Parisiennes" (1875), "Histoires divertissantes" (1876), " Les Armes de la femme" (1877), " Nichée d'enfants" (1880), " Les Caprices de Guignolette" (1882), " L'Homme Jaune" (1880), " Timbale d'histoires à la Parisienne.... On n'en finirait pas si on voulait tout citer.

Puis, un jour, il s'était avisé que les hommes lisaient peu et, comme il adorait les enfants, il s'était tourné du côté de l'enfance, et avait écrit pour la jeunesse ; c'est même peut être chez les enfants que son souvenir sera le plus vif, car il leur a consacré des livres qui sont de véritables chefs-d'œuvre de fine bonhomie et de grâce affectueuse. Il instruit ses petits lecteurs en les amusant et leur donne des conseils de la plus douce des philosophies.

C'était un résigné, ce grand bon diable à la barbe de fleuve qui tombait jusqu'au milieu de son gilet, à l'œil très malin et très doux, qui commençait toujours par se plaindre et finissait par rire ; c'était, à la fois, Héraclite et Démocrite.

Il eut la fantaisie de tâter du théâtre, et vint un jour à l'Odéon. En ce temps-là, le second Théâtre-Français était dirigé par Félix Duquesnel.

—Je vous apporte une pièce, dit timidement d'Hervilly ; elle est en vers. Je suis sûr que vous ne la lirez pas et, plus sûr encore, que vous ne la jouerez pas !

—Vous croyez....

—Je le parierais !

—Eh bien, parions.... Cent sous.... Voulez vous ?

—Cent sous ! ça me va, mais pas plus, pas. Parce que si je perdais, je ne pourrais pas payer !

La pièce s'appelait "Le Malade réel" ; c'était un à propos pour l'anniversaire de Molière. Il fut joué le 15 janvier 1874, et, s'il m'en souvient, ce fut Blanche Baretta qui représenta Molière enfant. D'Hervilly perdit ses cinq francs.

Encouragé par ce premier début, il fit jouer au même théâtre, en 1876, une exquise pièce japonaise, "La Belle Saïnara", qui depuis a été reprise à la Comédie-Française. A l'Odéon, "La Belle Saïnara" fut montée avec un grand luxe de mise en scène, et je vois encore les grandes draperies jaune orange sur lesquelles s'étalait le Japon japonais. C'est Porel—l'actuel directeur du Vaudeville—qui jouait le rôle du poète Oami, et il ponctuait les vers d'un coup d'éventail, qui, pour n'être pas celui de Oslimène, ne manquait pourtant pas d'à propos.

Après "La Belle Saïnara", ce fut, à ce même théâtre de l'Odéon, " Le Bonhomme Misère", une légende en trois tableaux, que d'Hervilly avait composée en collaboration avec Grévin, qui en avait dessiné les costumes : " Le bonhomme Misère, c'est moi, disait d'Hervilly, personne ne peut mieux le représenter...." La pièce fut jouée, enchâssée dans un reliquaire dont les portes se refermaient à chaque entr'acte. Il y avait dans cette pièce étrange un certain poirier, dans lequel " Misère " faisait grimper la mort, qui allait cueillir une dernière poire, pour le bonhomme, avant de l'emporter dans l'autre monde. Or, ce poirier magique retenait ceux qui se risquaient à y monter ; ils n'en pouvaient plus descendre sans le consentement du bonhomme Misère. La mort se trouvait prisonnière sur l'arbre, dont les branches habilement machinées l'enveloppaient.

A citer encore dans le répertoire dramatique de d'Hervilly : " Le Bibelot", comédie en un acte (Palais-Royal, 1877); "Le Magister", comédie en un acte (Comédie-Française, 1877); "La Fontaine des Beni Ménad", comédie mauresque en un acte [Odéon, 1878]. Il s'en est d'ailleurs toujours tenu à la pièce en un acte ; il avait l'haleine courte et s'essoufflait lorsqu'il voulait aller au delà.

Théodore de Banville, qui le tenait en certaine estime, disait de lui : "Il est de ceux qui savent encore faire des vers et ont le respect de la rime".

Le Centenaire de l'Hôpital de Charité---"French Night".

—o—

On sait qu'il n'est pas d'institution à la Nouvelle-Orléans, dans toute la Louisiane même, dont l'utilité soit aussi grande que notre Hopital de Charité.

La création de cette Institution remonte à un siècle, et c'est son centenaire que notre population veut célébrer avec éclat.

A cet effet, fêtes sur fêtes ont été données en ville, et leurs produits ont été versés au fonds de cette Maison où sont reçus tous venants à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, de quelque nationalité ou foi religieuse qu'ils se réclament.

Au nom de l'humanité on les y reçoit, on les y traite, et ceux que la tombe réclame y reçoivent en même temps que les soins les plus dévoués, les plus éclairés, des consolations religieuses si leurs cœurs n'y restent pas fermés.

La prochaine fête ayant pour objet de grossir par son fruit le fonds de l'Hôpital en question, est une Foire dont la durée sera de plusieurs soirs; et le premier de ces soirs, "French Night", pour parler comme nos confrères d'outre-Canal, sera sous le patronage de la colonie française et de la population de langue française.

Cette foire aura lieu dans la "Salle de l'Athénæum," et le "Soir des Français" aura un intérêt plus qu'ordinaire le Gouverneur Sanders, le Maire Behrman et le Consul Général de France, M. H. Francastel, y prononceront des discours de circonstance.

Un Comité de Réception, dont le président est tout indiqué, le Consul général de France, se composera des présidents de toutes les sociétés françaises de notre ville, MM : J. M. Vergnolle, de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans ; Emile Ecuyer, de l'Union Française ; Albert Breton, de la Société Française du 14 Juillet et de l'Alliance Franco-Louisianaise ; Sébastien Roy, de la Société St-Maurice ; Alcée Fortier, de l'Athénée Louisianais ; Emile Larroux, de la Société des Bouchers; J. A. Buisson, de la Société des Enfants de la France ; Jean Bordes, de la Société des Laitiers ; Octave Garsaud, du Cercle Français ; R. Delord, de l'Orphéon Français.

Le doyen du barreau français.

Les avocats ont fêté récemment leur vénérable doyen, Me Limet, inscrit depuis soixante dix ans, et âgé de quatre-vingt-douze ans. Discours cordiaux et chaleureux de Me Labori, bâtonnier, de M. Cruppi, du premier président Forichon et enfin du héros lui-même, qui a rappelé toutes les grandes figures du barreau d'autrefois.

Et un ingénieux avocat a lu les vers suivants où il s'est amusé à faire entrer les noms de tous les bâtonniers présents :

Limet quand au Palais vous avez [pris Cartier,
Sans être grand Devin on avait l'es- [pérance
Que le temps en glissant sur vous [sans vous Ployer
Vous laisserait Chenu comme un [vieux vin de France
Car vous êtes de ceux que Dieu fit [dans Du Buit
Le bois robuste et fort qui durcit à [l'usage.
Et vous avez suivi le précepte du [sage.
Il vit vieux "quieumque dat vitam [Labori."

Saisie d'opium.

Philadelphie, 5 décembre — Des agents du service fédéral ont opéré une descente, la nuit dernière dans quelques maisons du quartier chinois et y ont saisi pour plus de $8,000 d'opium.

Dix sept chinois ont été arrêtés ainsi que deux jeunes filles blanches qui fumaient une pipe avec les Célestes.

Arrestation d'un espion allemand en Angleterre

Portsmouth, Angleterre, 5 décembre—Henry Grosse, un capitaine de la marine marchande allemande, a été arrêté aujourd'hui sous une inculpation d'espionnage.

Grosse était activement occupé à déterminer la quantité de charbon entreposé à l'arsenal de Portsmouth et a relever le nombre de marins de la flotte de réserve en garnison dans cette ville.

Le général Reyes est toujours à San Antonio.

San Antonio, Texas, 5 décembre— Contrairement à des rumeurs mis en circulation hier, le général mexicain Bernardo Reyes n'a pas quitté San Antonio.

M. Reyes est actuellement malade et sur les conseils de son médecin il garde la chambre.

THEATRES.

ORPHEUM.

Aux si intéressants numéros du programme de cette semaine à l'Orpheum s'ajoutent des vues cinématographiques d'un caractère véritablement artistique.

Le succès de cette semaine ne sera pas moindre que celui de la semaine dernière.

TULANE.

La spirituelle comédie "Seven Days", jouée par une excellente troupe assure de bonnes recettes au théâtre Tulane, cette semaine.

Matinée aujourd'hui, à prix populaires.

CRESCENT.

C'est un délicieux passe-temps que d'assister à une représentation de la jolie comédie "The Girl in the Taxi", aussi y a-t-il foule chaque soir à ce populaire théâtre.

Matinée demain.

Thaïs---La Vie de Bohême.

La troupe de M. Layolle poursuit le cours de ses succès ; à la série brillante de ceux qu'elle a obtenus depuis l'ouverture de la saison, venait s'en ajouter un très franc hier soir : *Thaïs* dont c'était la seconde représentation, a valu à ses interprètes de très flatteurs témoignages de la part du public.

M. Closset, dans le rôle d'*Athanel*, s'est encore taillé une belle réussite. Sa voix n'a pas bien puissant, mais elle a du mordant ; un nous ne savons quoi de distingué qui lui prête beaucoup de charme. Le chanteur est discret, sobre : sobriété et discrétion qui mènent à des effets excellents.

Mlle Lavarenne donne au rôle de *Thaïs* un charme très grand. Ce dont il faut la féliciter, c'est de se garer contre les exubérances de jeu qui sont le refuge des médiocrités. Elle est, dirons-nous, une cantatrice de bonne lignée.

Thaïs est très bien montée : les décors en sont somptueux, ceux du second tableau entr'autres. Il y a des toiles qu'a brossées un artiste que M. Layolle avait amené tout exprès de Paris l'année dernière.

Les rôles de second plan sont tenus par d'excellents sujets, MM. Conrad, *Nicias* ; Silvestre, *Palemon* ; Eternod, un Serviteur ; Avenières, Dubois et Maillard, trois Cénobites.

Les chœurs et l'orchestre ont certainement été écoutés avec intérêt et n'ont pas dû causer de froncements de sourcils aux rigoristes qui, depuis le commencement de la saison, n'ont eu pour eux que des sévérités.

L'invocation, cette page si savoureuse de l'œuvre d'Hervé, cette perle, a été détaillée avec un sentiment pénétrant et a valu des applaudissements mérités à l'artiste en deçà de la rampe, et à deux artistes au-delà, le premier violoniste, un virtuose d'une valeur très réelle, M. Botson, et la harpiste, Mlle Arincibia.

M. Botson est parfaitement maître de son instrument : son coup d'archet ne manque ni de grâce, ni de sureté. L'exécutant ne sacrifie jamais au goût douteux, aux fantaisies vulgaires : il préfère l'or pur de l'art à ses gros sous.

Demain soir, ainsi que nous l'avons annoncé, l'œuvre que Puccini a peut-être le plus soignée, *La Vie de Bohême*, sera donnée pour la première fois cette année avec une distribution de choix, Mlle Lavarenne dans le rôle de *Mimi*.

Si *La Vie de Bohême* retrouve demain sa popularité des années précédentes : si, en d'autres mots, sa reprise, est saluée par un public nombreux, M. Layolle y verra un encouragement pour en donner une ou plusieurs autres représentations.

Le privilège de faire chanter l'opéra de Puccini ne se paie pas en noyaux de pêches, cette monnaie-là n'a pas cours sur tous les marchés.

La Direction de notre théâtre nous fera connaître d'autres œuvres du même auteur : mais à la condition que l'appui du public un appui sonnant—lui soit assuré : personne ne l'en blâmera.

Samedi soir, *Les Huguenots*, dimanche soir, les *Pêtards*, une nouveauté pour nous, où abondent la mélodie et les bons mots.

Mlle OPALFVENS.

La première danseuse de l'Opéra a débuté sur les planches à l'âge de 17 ans, à Lille ; et un an plus tard elle avait l'insigne honneur de danser devant le roi d'Angleterre, George V, au Covent Garden.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 55 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE.

V

Suite.

—Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas M. Julien Bréchamp ?

—Parfaitement, et je vous attendais, miss Ferguson.

—Eh bien ! cher monsieur, je vous exprime tous mes regrets de vous avoir dérangé pour rien. Nous ne partons pas ce soir. Nous vous évitons, ainsi, une véritable corvée.

—Ce n'était pas une corvée, vous le savez bien.

—Oui, je sais ; vous êtes un véritable ami de mon cousin Georges. Mais, lui-même où est-il ? Je désirerais lui parler.

—Je vais vous conduire auprès de lui. Il nous attend un peu plus loin, à deux cents mètres d'ici.

Georges Anderson attendait, en effet, dans une allée déserte à l'extrémité du bois de Vincennes.

Il se précipita vers l'automobile dès qu'il la reconnut.

L'Anglaise remarqua qu'il était très pâle.

Il devint blême, quand il s'aperçut que Valentine ne se trouvait pas à côté de sa gouvernante.

La voix anxieuse, il questionna :

—Que se passe-t-il ?

La vieille fille descendit de voiture et lui fit connaître l'enlèvement de la petite Marguerite.

Par discrétion, Julien Bréchamp s'était écarté.

Quand elle eut terminé, Georges s'écria :

—Mais comment cet homme a-t-il pu connaître tous nos projets? Qui donc l'a renseigné ? C'est inimaginable....

—Que voulez-vous dire, mon ami ?

Le jeune homme se mordit les lèvres et ne répondit rien. Il venait de s'apercevoir qu'il avait laissé échapper des paroles qu'il aurait mieux valu ne pas proférer.

—Vous croyez, reprit l'Anglaise, que Dormeuil savait que Valentine devait partir ce soir ?

Et comme il ne répondait toujours rien, la gouvernante continua :

—Mais alors il sait tout.... Il connaît votre existence. C'est évident....Ah ! que j'étais sotte de n'y avoir pas songé plus tôt !

Miss Ferguson, en effet, comme Valentine elle-même, avait cru que c'était par suite d'une coïncidence malheureuse que Maurice, désirant se créer des armes pour lutter contre sa femme, avait enlevé ce jour-là la petite Marguerite.

Elle n'avait pas songé que Dormeuil pouvait connaître dans tous leurs détails les projets formés par Georges et par Valentine.

L'exclamation du jeune homme fut pour elle un trait de lumière.

Il n'y avait pas à en douter.

L'enlèvement de la fillette avait eu lieu au moment précis où il devait produire tous ses efforts. C'était pour empêcher sa femme de partir que Maurice avait enlevé l'enfant. Il n'ignorait donc rien de leurs intentions.

L'Anglaise ne se demanda pas comment il avait pu le savoir.

Elle ne songea qu'aux dangers de la situation.

Et il lui parut que Georges était le plus gravement exposé.

—Ah ! mon cher enfant, méfiez-vous de cet homme. Je vous en supplie, ne haussez pas les épaules. Vous ne le connaissez pas. C'est un monstre. Il est capable de toutes les perfidies.

Et plus bas, en lui prenant les mains :

—Il est capable d'un crime !.. Evitez-le comme on évite une bête venimeuse. Ne rentrez plus chez vous....

Le jeune homme eut un sourire de fierté.

—Moi, fuir cet homme ? Que me conseillez-vous là, chère miss. Rassurez-vous d'ailleurs. Qu'ai-je à craindre de lui ?

—Je ne sais pas. Mais je vous l'avoue, je suis pénétrée d'inquiétude, et je ne sais pourquoi, à vous regarder, je me figure qu'il s'est déjà passé quelque chose. Vous étiez bien pâle quand je vous ai aperçu tout à l'heure.

—J'étais ému à la pensée que Valentine allait partir.

" N'était-ce pas naturel ?

—Assurément. Et cependant .... Georges, jurez-moi....

Elle n'acheva pas.

Dans la confusion de ses pensées, elle ne savait plus ce qu'elle le craignait ; elle ne savait plus ce qu'elle aurait voulu savoir.

—Que faut-il que je vous jure, chère miss ?

—Vraiment, mon enfant, vous ne me cachez rien ?

—Rien. Que pourrais-je vous cacher ?

L'Anglaise poussa un long soupir.

Il en profita pour détourner la conversation.

—Alors vous dites que Valentine est rentrée chez elle ?

—Oui, pour avoir une dernière explication avec son mari. Mais elle ne veut plus habiter sous le même toit que lui. Dès ce soir, elle s'installera à l'hôtel Victoria.

—Ne pourrais-je pas la voir, ne serait-ce que quelques secondes ?

—Aujourd'hui ?

—Oui.

—C'est impossible. Qui sait à quelle heure Dormeuil rentrera ? Or, il est bien évident qu'elle l'attendra toute la nuit au besoin.

—Et s'il ne rentre pas cette nuit ?

Miss Ferguson leva les bras au ciel.

D'une voix suppliante, le jeune homme reprit :

—Je voudrais la voir aujourd'hui même. Je sais bien que ce n'est pas raisonnable ce que je demande là. Ne me dites pas, chère miss, que j'agis, en ce moment, comme un enfant, je le sais. Mais c'est plus fort que moi : je veux la voir. J'ai besoin de la voir. Je sens que je braverai la mort même pour arriver jusqu'à elle.

La gouvernante fut pénétrée de l'accent presque farouche du jeune homme et elle céda à cette volonté dont l'ardeur et la force dominaient sa faiblesse.

—Eh bien! soit, j'essaierai de la faire sortir, ce soir, quelques instants. Trouvez-vous au parc Monceau, vers neuf heures.

—J'y serai, et dites-lui bien que je l'attends. Si elle ne venait pas, je me présenterais chez elle.

—Oh ! Georges!

—Au point où nous en sommes, croyez vous que nous ayons encore quelque chose à cacher ?

L'Anglaise remarqua de nouveau l'air étrange de son jeune ami.

Et elle le quitta, après un dernier serrement de main où elle mit toute l'affection qu'elle ressentait pour lui.

Elle poussa un profond soupir et elle rentra à Paris, l'esprit assailli et torturé de craintes, de doutes et des plus sombres pressentiments.

.....

Dans le salon du boulevard Malesherbes, où elle s'était réfugiée, Valentine ne pouvait tenir en place. Elle allait et venait comme une lionne en cage.

Quels étaient les projets de Maurice ?

Où avait-il envoyé sa fille ?

Autant de questions qu'elle se posait sans pouvoir leur donner une réponse.

Les domestiques, que la visite du chasseur de la maison Blum avait fort intrigués, l'avaient accueillie avec une surprise mêlée de crainte.

—Eh bien ! madame, où est mademoiselle Marguerite ?

Certes, les serviteurs de monsieur et madame Dormeuil n'ignoraient rien des graves dissentiments qui les séparaient. Ils avaient assisté, le matin même, à la scène la plus pénible qu'on puisse imaginer. Rien ne pouvait donc les surprendre.

Une pudeur retint cependant l'aveu de la vérité sur la bouche de Valentine.

Elle répondit simplement :

—Tranquillisez vous, mes amis. Mademoiselle est pour quelques jours à la campagne. C'est le médecin qui a conseillé de ne pas la laisser à Paris par ces fortes chaleurs.

Les domestiques n'osèrent pas poser de nouvelles questions ; ils eurent l'air d'accepter cette explication; mais, bien entendu, ils n'en crurent pas un mot.

—En voilà une nouvelle histoire ! s'écria la cuisinière, dès que Valentine se fut retirée dans sa chambre.

—Pour sûr qu'il va y avoir encore du grabuge avant peu, fit le cocher.

—Quel malheur, tout de même!

—On n'a pas idée de ça !

—Où a-t-on bien pu envoyer